

Jean-Yves Dufour

SOUVENIRS  
D'UN RÊVEUR

2019

Version 3 (2020)

Je dédie ces mémoires à mes proches disparus  
trop tôt :

- Annick (1957-2000)

*Ma mère*

- Delphine V. (1985-2013)
- Roland B. (1963-2012)
- Josselin T. (1990-2018)

*Mes amis-musiciens*

- Rodolphe Crevelle (1955-2019)

*Mon camarade et mentor*

Je remercie Julia pour sa relecture attentive et  
tous ceux qui m'ont accompagné et supporté.

*« Malheureux celui auquel les souvenirs d'enfance n'apportent que crainte et tristesse. »*

H.P. Lovecraft, *Je suis d'ailleurs* (1921)

*« Dieu sait pourquoi, la majorité des adultes en sont venus à confondre l'éducation et la chasse à l'imagination ; ils ne se sentent satisfaits qu'une fois que les yeux de leurs enfants ont perdu toute leur d'émerveillement. [...] Et chaque fois que je tombe sur un homme ou une femme qui exprime une opinion du genre "Je ne lis jamais de fantastique et je ne vais jamais voir de films d'horreur ; rien de tout cela n'est réel", j'éprouve à son égard une certaine compassion. »*

Stephen King, *Anatomie de l'horreur* (1981)



## Introduction

C'est Hugo S., alias Fantôme déconnecté, qui m'a indirectement donné l'idée d'entreprendre ce livre de souvenirs, lorsque j'ai écouté ses premières émissions des *Entretiens fantômes* peu après leur enregistrement pendant l'été 2018. Je connaissais déjà deux de ses premiers invités, originaires comme lui de la région lyonnaise et grenobloise et qui avaient d'ailleurs suivi ensemble leurs études de philosophie : Romain Guérin et Daniel Conversano. Romain avait remporté en décembre 2017 un concours de poésie organisé par le diocèse de Lyon et le cardinal Philippe Barbarin. J'avais lu son excellent premier roman *Le journal d'Anne-France* quelques mois plus tôt, après l'avoir rencontré en mars à la seconde « fête du Pays réel », organisée à Rungis par l'institut catholique Civitas, à laquelle je participais également via les éditions helvétiques Bibracte en rencontrant mes lecteurs de *L'ombre au sommet*. Quant à Daniel, je l'avais déjà rencontré plusieurs fois à Paris et à Toulouse, il avait fait la promotion de mes essais *La France face au mondialisme* et *Résistance et Tradition* dans deux émissions de *Danny Hebdo* en 2015 et j'avais été par deux fois son invité dans *Vive l'Europe* en 2016 et 2017, émission dans laquelle Hugo était lui-même déjà passé début 2018. Je venais également de lire son premier livre, le roman politique *Désolé Jean-Pierre* (2018), préfacé par le spécialiste du survivalisme Piero San Giorgio.

Mais connaissant déjà les invités ou non, le concept des *Entretiens fantômes* m'a plu tout de suite : découvrir leur parcours musical – ou artistique au sens large – s'avérait passionnant et me renvoyait à ma propre expérience, surtout que nous étions de la même génération. J'ai donc proposé à Hugo de participer à son émission et il a gentiment accepté. J'ai profité de quelques jours de vacances dans la maison familiale pour préparer la discussion que nous avons enregistrée en septembre chez lui à Lyon. Malgré plus de 2h30 d'émission, il me restait beaucoup de choses à dire et il avait fallu abréger. Et encore n'avions-nous parlé que de musique<sup>1</sup>, et un peu de jeux vidéo, mais beaucoup d'autres domaines culturels auraient pu être abordés : littérature, bandes dessinées, émissions et séries télévisées, cinéma, jeux en tous genres... « Les jeux d'un peuple en disent beaucoup sur celui-ci » écrivait le sociologue canadien Marshall McLuhan. Je crois que c'est la même chose transposée à l'échelle d'un individu : c'est cette culture forgée durant l'enfance qui façonne l'univers d'un homme, homme qui d'ailleurs peut rester un enfant toute sa vie, au sens positif du terme, selon la définition qu'en donne Philippe de Villiers, le génial créateur du Puy du Fou : « l'enfant, c'est celui qui peut s'émerveiller ». A mon sens, il y a deux types d'adultes : ceux qui ont oublié qu'ils ont été des enfants et ceux qui le sont toujours.

Le temps m'a semblé venu de rassembler mes souvenirs et d'en faire le récit, avant d'oublier, bien que je dispose de

---

<sup>1</sup> Quelques-uns de mes enregistrements peuvent être retrouvés sur la page <http://bijji.free.fr/musique/>

quelques documents et notamment des carnets que j'ai écrits au quotidien de manière irrégulière entre 1994 et 2004. Je reprendrai donc l'essentiel de mes expériences artistiques, créatives, culturelles, ludiques et divertissantes à travers plusieurs périodes de ma vie, comme une sorte d'autobiographie de références. J'en profiterai pour situer le contexte et rappeler d'autres anecdotes.

Cela peut sembler futile voire ridicule d'écrire ses mémoires à mon âge – voire de les écrire tout court. Robert Brasillach, dans *Notre avant-guerre* (1941) a bien rédigé les siennes à 30 ans, évoquant notamment ses souvenirs d'étudiant normilien. On écrit pour soi, mais aussi pour les autres. J'espère ne pas trahir la vérité ni ennuyer le lecteur, mais au contraire lui donner l'envie de partager les références qui pourraient lui plaire. A l'inverse, je ne parlerai pas ou très peu des œuvres que je n'ai pas appréciées.

C'est aussi l'occasion pour moi de remercier mes proches et de leur rendre hommage, à une époque où triomphe le vice qu'illustre parfaitement *Orléans* (2019) de Yann Moix.

Je ne fais pas partie de ces personnes passionnées par les voyages, adeptes de ce que j'appelle le bougisme, car je pense qu'on finit toujours par trouver en nous ce qu'on cherche vainement en faisant le tour d'un monde de toute façon globalisé, uniformisé et rétréci par la vitesse des moyens modernes de communication et l'idéologie mondialiste. Mais heureusement, il reste les voyages intérieurs. Bienvenue dans mon monde.





## I – Petite enfance (1985-1990)

Je suis né prématurément au début de l'été 1985 à Nancy. J'ai fait mes premiers pas dans sa banlieue, à Heillecourt, mais mes premiers souvenirs sont plus tardifs : j'ai au moins 3 ans et nous sommes installés dans une grande maison des années 1930, avec un grand jardin, à Bologne, un petit village de Haute-Marne situé à moins de 20 kilomètres à vol d'oiseau de Colombey-les-deux-églises, où se trouve le domaine de la *Boisserie* où résidait le général de Gaulle depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Ce n'est pas qu'une maison, c'est aussi le cabinet médical de mes parents, médecins généralistes. Ils reçoivent leurs patients au rez-de-chaussée, il faut donc éviter de faire trop de bruit. Ma mère et mes grands-parents maternels connaissaient déjà cette maison bien avant que nous nous y installions, en 1945 : c'était celle de Simone, la sœur aînée de ma grand-mère, et de son époux, Lucien, dit « Pampoum ». Il était médecin et a vendu sa clientèle en même temps que son logement pour prendre sa retraite sous le soleil d'Antibes. Avant de partir, il a présenté ses successeurs à ses patients. Mon père a sillonné le secteur sur sa moto Honda CB 400 pour apprendre à connaître le « pays » comme on disait.

Mes parents travaillent beaucoup. La plupart des gens ne pensent qu'à l'argent, et dans le sacrifice qu'impose ce métier, « le plus beau du monde » selon mon père, ils ne voient que la rentabilité, qui est d'ailleurs très discutable et

n'augmente pas avec l'ancienneté (contrairement à la plupart des salariés), sans voir les longues études qui imposent une retraite tardive, les difficultés morales et la charge de travail, impossible à remettre au lendemain comme le font les bureaucrates et les fonctionnaires. A cette époque, il n'y a même pas de gardes du SAMU dans notre campagne, et avec les deux autres médecins des communes voisines, ils se partagent les gardes des nuits et des week-ends, ce qui les bloque une fois sur deux. Il y a encore pas mal de visites à domicile, mais avec le temps, il y en aura de moins en moins, les patients étant plus facilement véhiculés. Mais la modernité, Internet et l'informatique modifieront le métier : par la force des choses, le médecin perd du temps de consultation, dont une bonne partie est passée devant son ordinateur et non devant le patient, qui en retour est plus exigeant, réclamant la santé comme un droit et une science exacte, et s'improvisant docteur après avoir lu quelques articles sur le web.

J'entends depuis mon plus jeune âge dire que la France va gravement manquer de médecins, que le numerus clausus est trop bas, par exemple ne serait-ce que parce que beaucoup de femmes diplômées (qui sont majoritaires) travaillent ensuite à mi-temps. Mais le gouvernement préfère importer des médecins étrangers, moins compétents au regard des études et de la connaissance du terroir et de la langue, mais moins chers à la fois à former et à rémunérer, tant qu'ils n'obtiennent pas une équivalence difficile à décrocher et soumise à un quota drastique.

Dans le jardin, nous avons de beaux arbres, comme un noyer et des noisetiers, un petit potager avec des tomates et de la salade, de la rhubarbe et surtout des groseilles à maquereau. Au fond du jardin, côté ouest, derrière un fossé, il y a une ligne de chemin de fer. A cette époque, il y a encore des michelines qui circulent régulièrement. Guillaume, mon cousin cadet d'un an, quand il n'arrive pas encore à prononcer mon prénom, m'appelle « Bijij la locomotive ». Avec le temps, les trains ont cessé de circuler, comme sur une grande part du réseau ferré français, mais la première partie du pseudonyme est restée. Dans mon premier souvenir, justement, je suis allongé sur le large boudin du canapé-lit du salon. C'est assez dangereux, avec le radiateur agressif qui me guette juste derrière. Je rêve d'un train qui parle et me réveille en sursaut, mais je ne tombe pas. Premier souvenir, premier cauchemar. J'en ferai beaucoup par la suite, y compris volontairement, comme on regarde un film d'épouvante pour se faire peur. Pourtant, avant de m'endormir, il y a toujours une berceuse : ma souris en peluche joue du **Brahms** – quatre ans plus tard, ce sera le chat de mon petit frère, Quentin.

Mes grands-parents ont passé des années, pendant leur retraite, à établir la généalogie de la famille. Me concernant, ils ont identifié plus de 650 ascendants directs, dont les plus anciens remontent au XVII<sup>e</sup> siècle. Quand on parcourt les métiers de chacune des branches, on trouve essentiellement, pour les hommes : des laboureurs, journaliers, manouvriers, scieurs, tisserands, tailleurs, tourneurs, maçons et bouchers, ainsi que quelques brasseurs wallons ; pour les femmes : des

brodeuses, tisseuses, fileuses, couturières et ménagères. Il n’y a quasiment pas de profession « intellectuelle » avant la génération de mes grands-parents.

Les Dufour (ceux de ma famille, car il s’agit du quarantième patronyme le plus répandu en France historique) proviennent d’un périmètre de 20 kilomètres entre la faïencerie de Lunéville et les cristalleries de Saint-Clément et de Baccarat, soit le tiers est de la Meurthe-et-Moselle, près des Vosges, surtout à Montigny. Si le nom de jeune fille de ma grand-mère paternelle est Guise, il n’y a pas de particule, et n’a rien à voir avec les ducs de Lorraine – il n’y a d’ailleurs plus de De Guise, que je ressusciterai avec le héros de mon roman *L’ombre au sommet*. Sa famille vient de Moselle, et ce sont plutôt des paysans. Du côté de mon grand-père maternel, ils viennent du nord de la France et de Wallonie. Le patronyme de mon grand-père est Cartigny, nom d’un petit village de la Somme où son père a été chef de gare pendant plus de 15 ans. Quant à la famille de ma grand-mère maternelle, elle est plutôt originaire de la Meuse puis du Toullois, avant de se retrouver à Nancy.